

## Lettres de Bernardin de Saint-Pierre à M. Hennin. Sur son séjour à l'Isle de France

---

Quelques lettres extraites de : *Correspondance de J.-H. Bernardin de Saint-Pierre*. A Paris, chez Ladvocat, libraire, 1821. Tome I.

---

### N° 31.- A Paris, ce 20 novembre 1767

Monsieur et cher ami,

Je me hâte de vous mander que je suis enfin placé à l'Ile-de-France, en qualité de capitaine-ingénieur du Roi. Mes appointemens sont de cent louis par an<sup>1</sup>. Mon départ de Paris est fixé à la fin du mois, et de Lorient dans le cours de décembre.

Ne différez donc pas de me répondre sur-le-champ par la voie des bureaux, afin que votre lettre me parvienne partout où je pourrai être.

C'est à M. le baron de Breteuil que je suis redevable du succès de cette affaire, dont le terme paraissait s'éloigner de plus en plus. Il a mis dans cette sollicitation une ardeur sans laquelle rien n'eût réussi. Il y a joint des témoignages d'amitié qui me pénètrent de reconnaissance et d'attachement. Il m'a procuré des facilités sans lesquelles il m'eût été difficile de compléter mon équipage ; enfin il m'a présenté à M. le duc de Praslin qui m'a fait l'accueil le plus gracieux.

Il doit me procurer des lettres pour le commandant de l'Ile-de-France. Je vous prie, mon cher ami, si vous avez quelques relations dans ces pays-là, de les joindre aux siennes. Si, avant mon départ de Lorient, où je vous prie de m'adresser vos lettres sans retard, vous pouviez me faire trouver quelque crédit, je pourrais m'acquitter aisément de ma dette envers vous. On me passe un bagage de deux mille pesans, et, faute d'argent, je ne pourrai profiter de cet avantage.

Si cela ne se peut, ne me refusez pas du moins la satisfaction de recevoir de vos nouvelles.

J'écris à tous mes amis pour leur faire mes adieux; c'est un grand déplaisir de partir sans recevoir de réponse de la plupart. J'en ai en Russie, en Pologne, en Saxe, en Prusse. Quand les reverrai-je ? Où en trouver de semblables ? Il n'y en a point à qui je n'aie quelque grande obligation, et qui ne soit à quelque égard digne d'une estime universelle.

Je ne manquerai pas avant mon départ d'aller saluer M. le comte de Broglie et M. de Sainte-Foy, s'il m'est possible de le joindre; J'ai été voir ici la princesse Strasnik chez laquelle j'ai dîné. Elle vient d'accoucher d'une petite princesse.

N'oubliez pas, lorsque vous m'écrirez aux Indes, de me marquer ce qui se passe en Pologne; dans le pays que j'habiterai les gazettes sont rares. Le jeu qui se passe en Pologne m'intéresse, j'en voudrais bien voir la fin. Il ressemble au jeu d'échecs où un pion peut faire échec au roi.

En revanche de la bonne correspondance que vous me tiendrez, je vous préparerai un journal de mon voyage. J'y mettrai comme dans un sac tout ce qui me tombera sous la main, et quand vous l'aurez lu et approuvé, vous en disposerez à votre plaisir.

Adieu, mon cher ami, le temps et les expressions me manquent à la fois; visites à faire, équipage à former, amis qu'on quitte : tout cela se croise et me laisse à peine le temps de mettre un peu d'ordre par-ci par-là. Pour peu que j'aie de loisir à Lorient, je vous écrirai sous l'enveloppe de M. Moreau, et remettrai votre lettre à quelque commissaire de la marine.

Votre sincère ami,

Mon adresse est à M. D. S.-P., capitaine-ingénieur du Roi à l'Ile-de-France.

---

<sup>1</sup> 100 louis = 2400 livres.

**N° 33. - A Lorient, ce 18 février 1768**

J'ai trouvé, mon cher ami, votre lettre à mon arrivée à Lorient. J'ai différé d'y répondre, afin de ne rien laisser à vous mander. Nous partons demain, les vents sont favorables. Je suis pénétré de votre amitié que l'absence et vos occupations n'altèrent point. Vous faites en vérité trop d'honneur à mes Mémoires; un jour je les rendrai plus intéressans et plus dignes de vous lorsque vous les aurez corrigés. Si la mort me prévenait, j'en ai disposé par testament : une partie au baron de Breteuil, à qui je n'ai pu les refuser ; le reste à vous, et, en vérité, c'est agir de ma part, avec confiance. Je ne connais pas trois personnes à qui je voulusse montrer mes brouillons. Si je prétendais à leur estime, il y a de quoi me juger fou.

Parlons de mon voyage dont je ferai le journal. Nous avons pour principal passager un colonel, M. de Modave, qui a tout l'esprit qu'on peut avoir ; je le crois chargé d'un commandement. Un de mes amis, M. de La Marche, passe avec lui. Vous l'avez pu voir en Pologne.

Notre vaisseau, *le marquis de Castries*, est de sept cents tonneaux, ce qui fait une assez belle coquille. On m'a fait une petite chambre où je couche avec mon chien, c'est un ami de deux ans et un ami fidèle.

Mon cher ami, on tire le canon du départ. Je me hâte de finir ma lettre. Donnez-moi souvent de vos nouvelles par la voie des bureaux. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

Je suis pour la vie votre bon ami.

DE SAINT-PIERRE.

=====

**N° 34. - Au Port-Louis de Ile-de-France, ce 3 août 1768.**

Monsieur et cher ami,

Je me hâte de vous rendre compte des principaux événemens de mon voyage par le vaisseau *la Paix*, commandé par le capitaine Burlaine, qui doit partir d'ici le 4 d'août pour se rendre à Lorient.

Nous partîmes du Port-Louis le 3 mars, et le 5 du même mois nous essayâmes, à la hauteur du cap Finistère, un coup de vent qui nous mit en danger et nous inquiéta pour l'avenir, car nous nous aperçûmes que le vaisseau gouvernait mal. Un coup de mer, qu'on ne put éviter sur le gaillard-d'avant, rompit quelques barreaux du pont, enleva la petite chaloupe, et emporta le maître d'équipage avec trois matelots ; un seul fut sauvé dans les hauts bancs où la mer le rejeta après lui avoir fracassé la main et l'épaule.

Nous eûmes les vents favorables jusqu'aux Canaries. Nous passâmes au milieu, et nous vîmes Gomère, Palme, l'île de Fer, et au loin le célèbre pic de Ténériffe, qui ressemble à un téton. Je dessinai la vue de ces îles fortunées où il n'était pas permis de descendre ; enfin, deux mois après notre départ, nous passâmes la ligne sans avoir éprouvé d'autres inconvéniens que des calmes sans chaleurs extraordinaires. Le 22 juin nous nous trouvions presque nord et sud de Madagascar, lorsque nous essayâmes une tempête affreuse. A minuit, un coup de mer enfonça les sabords de trois fenêtres de la grande chambre, et y jeta plus de vingt' barriques d'eau. A deux heures et demie du matin nous entendîmes trois coups de tonnerre à deux minutes d'intervalle ; le dernier fit le bruit d'un coup de canon de vingt-quatre tiré à portée de pistolet. Aussitôt nous sentîmes dans la grande chambre une forte odeur de soufre. Je montai en haut où l'on venait d'appeler tout l'équipage. Le grand mâât était brisé en cinq, ou six endroits, le mâât de perroquet avait été emporté; il ne restait plus qu'un tronçon du mâât de hune qui pendait avec quelques agrès accroché aux barres de hune. On examina partout, dans la crainte que le feu ne se fût communiqué au vaisseau, mais on n'aperçut aucune trace de noirceur ni même d'odeur dans les crevasses du grand mâât où la foudre avait passé.

Le matin du 23 le vent devint si violent que le peu de voiles nécessaires pour gouverner fut emporté. Nous restâmes vingt-quatre heures en travers, à sec, balottés par une mer affreuse; le beau temps revint, et nous vînmes à bout de fortifier le grand mâât. Enfin nous arrivâmes, le 14 juillet, à l'Ile-de-France, malgré le scorbut qui nous enleva neuf hommes, et mit tous les matelots, à l'exception de sept, hors de service. Les passagers et les officiers faisaient la manœuvre.

C'est une observation digne de votre humanité, de représenter à ceux à qui il appartient de réformer les abus, que la compagnie des Indes, pour épargner une relâche qui ne coûterait pas plus de mille écus, sacrifie la vie de quantité d'hommes qu'elle expose à une navigation de près de cinq mois sans aborder à aucune terre. Cette perte est si réelle qu'elle se monte, année commune, à vingt hommes par vaisseau qui meurent du scorbut, et cette année-ci *le Massiac* et *la Paix* en ont perdu plus de cent chacun, et ont, par-là, manqué leur retour en Europe.

J'ai fait un journal exact de ma navigation que je compte avoir le plaisir de vous communiquer un jour. Il paraît que l'intention de la cour était de m'employer à relever l'établissement de Madagascar ; mais celui qui en est chargé en chef, et dont je vous ai parlé dans ma dernière est un méchant homme, jaloux à l'excès, et qui a eu pour moi beaucoup de mauvaises façons. J'ai prié M. Dumas de m'employer ici, où d'ailleurs je suis attaché par ma commission.

J'ai été fort bien reçu de M. Dumas et de M. Poivre. En attendant, qu'on m'emploie, je cherche, à m'arranger ici où la vie est, à peu près, une fois plus coûteuse qu'à Paris. Une pension vaut cinquante écus par mois ; une petite chambre sans meubles, dix écus. Je n'ai apporté ici ni pacotille ni argent ; ce n'est donc qu'à force d'économie que je pourrai acquitter peu à peu mes engagements, et surtout les derniers que j'ai contractés à Paris.

Adieu, mon cher ami; vivez heureux, et portez-vous bien ; pensez quelquefois à moi, et faites-y songer ceux de mes amis que la fortune a dispersés çà et là. Je leur écris à tous, car j'ai de la peine à oublier ceux que j'ai une fois aimés ; cela me jette environ dans vingt-quatre correspondances répandues dans toute l'Europe. Tout ce qui me semblera mériter quelque observation sera recueilli, afin qu'un jour mes amis puissent jouir du seul bien qui soit en ma disposition.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur; ne m'oubliez pas et soyez sûr du sincère attachement avec lequel je serai toute ma vie,

Monsieur et ami,

Votre, etc.

DE SAINT-PIERRE.

Mes compliments à nos amis communs.

=====

### **N° 35 - Au Port-Louis de l'Ile-de-France, ce 6 décembre 1768.**

Mon très cher ami,

Je profite avec empressement du vaisseau *la Boudeuse*, commandé par M. de Bougainville, pour me rappeler à votre souvenir. M. de Sainte-Foy m'avait remis pour lui une lettre qui m'a procuré sa connaissance. Je ne sais comment, en parlant de M. de Sainte-Foy, la conversation a tombé sur vous. Il m'a dit qu'il était beaucoup de vos amis, que vous aviez étudié ensemble, et m'a parlé de vos talens pour les affaires, enfin il m'a paru qu'il vous était aussi attaché que moi ; je vous en félicite. Cet officier, revient à Paris couvert de gloire : il a découvert dans la mer du Sud des terres plus grandes que l'Europe, une île de quatre cents lieues de longueur, une autre très-peuplée où aucun Vaisseau n'est abordé. Cette île, appelée Taïti par les naturels, a été surnommée l'île de Cythère par les Français. Les femmes y sont charmantes et adorées. Les habitans vivent en commun sans faire la guerre à personne ; ils ne connaissent point le fer : leurs haches sont de pierre, leurs flèches sont émoussées. Les bonnes gens se croyaient seuls dans l'univers. On y a trouvé la ... universellement répandue ; ainsi voilà une misère de moins que leur vaudra la connaissance des Européens.

J'ai dîné avec un Cupidon de cette terre australe que l'on a embarqué de son consentement ; il est laid, mulâtre, portant barbe, les cheveux noirs et rudes comme du crin. Il pleure quelquefois, et paraît regretter fort sa patrie dont chaque jour va l'éloigner.

Enfin, M. de Bougainville publiera sans doute ses découvertes. Jusqu'ici on garde un grand secret sur la position de cette île ; je ne vous en dirai donc pas davantage.

On attend ici avec empressement les secours d'hommes et d'argent promis par la cour à la colonie. Il n'y a aucune fortification respectable, et il me semble qu'on a trop compté sur la défense naturelle de l'île.

Je rassemble des observations de toute espèce pour charmer ma solitude et mon loisir. Ce malheureux pays, éloigné de tout commerce, est divisé par la discorde des chefs ; il n'y a point de société, tout le monde y est pauvre et accablé de dettes ; les vivres y sont très-chers : le bœuf vaut dix-huit sous la livre, le pain six sous ; jugez de ce qu'on peut faire avec cent louis d'appointemens, et pour quatorze cents livres de dettes à payer dans la première année.

J'espère cependant faire honneur à mes affaires ; mais il ne faut songer ni à la fortune, ni à quelque projet utile à la colonie, faute de moyens pour les exécuter.

Si vous trouvez l'occasion de me faire passer les gazettes, vous me ferez un présent fort agréable, car on vit ici dans une ignorance absolue des affaires publiques.

Je vous prie de me faire adresser vos lettres par la voie des bureaux ou de la compagnie des Indes, car je n'ai personne chargé à Lorient de les retirer de la poste.

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien, et croyez que rien ne peut m'être plus agréable que de recevoir souvent de vos nouvelles.

Je suis pour toujours votre sincère ami.

DE SAINT-PIERRE.

Vous me ferez le plaisir de me parler de la princesse M.... et de la Pologne. Numérotez, s'il vous plaît, les lettres que vous m'écrirez.

P. S. *Le Massiac* vient d'arriver avec un nouveau commandant. On nous annonce le chevalier Desroches pour gouverneur général. Je ne sais si toutes ces révolutions me seront favorables. Je ne m'étends pas beaucoup à cause du nombre considérable de lettres que j'ai à écrire.

=====

### **N° 36. - Au Port-Louis de l'Ile-de-France, ce 22 janvier 1769.**

Monsieur et cher ami,

Depuis mon arrivée dans ce pays, je n'ai reçu aucune nouvelle de l'Europe. Voilà cependant la troisième lettre que je vous écris. Il y a de quoi perdre patience. Il n'y a pas ici de quoi se dédommager. Il n'y a point de société parce qu'on y est pauvre, intéressé et méfiant ; il n'y a point de promenade, faute d'arbres ; on ne peut s'occuper de sa fortune faute d'argent, ni de cette brillante vapeur qu'on appelle la gloire, parce que tout le monde cherche à ramasser quelques piastres pour aller vite les dépenser à Paris.

Je n'exagérerai pas quand je vous dirai que jamais je ne me suis trouvé si à l'étroit. Il est vrai que j'acquitte cette année mes dettes contractées avec les marchands de M. le baron de Breteuil. Ainsi à la porte des Indes on peut être fort loin de la fortune.

On attend ici avec impatience M. le chevalier Desroches, notre nouveau gouverneur. J'espère lui être recommandé par M. le baron de Breteuil qui m'avait fait faire sa connaissance à Paris. Tout le monde se flatte qu'il nous amène l'abondance.

Vous aurez su sans doute qu'on avait tenté de rétablir le fort Dauphin à Madagascar. Ma bonne fortune a voulu que le commandant m'ait retenu ici. Voici ce qui vient de s'y passer.

M. de Modave est parti d'ici pour Madagascar au mois de septembre avec cinquante soldats de la légion ; les officiers et les volontaires qu'il avait amenés d'Europe et quelques artisans. Cette petite troupe pouvait être de quatre-vingt personnes.

A son arrivée au fort Dauphin il en trouva les peuples voisins en guerre, suivant leur ancien usage. Ces guerres consistent dans des courses où ils tâchent d'enlever les habitans des villages ennemis, qu'ils viennent vendre ensuite à un chef de traite français pour des fusils et de la poudre.

Cette disposition d'esprit de ces peuples fripons et paresseux ne s'accordait pas trop avec les projets d'agriculture et de commerce dont M. de Modave les croyait capables. Il jugea convenable de faire alliance avec un des principaux chefs, qui venait de dépouiller son père. Cette alliance et cette paix se conclut au moyen de quelques bouteilles d'eau-de-vie. On donna à M. de Modave par-dessus le marché douze lieues de terrain aux environs du fort Dauphin.

Après cette donation, M. de Modave, qui n'en était pas plus riche, jugea à propos de faire un détachement pour reconnaître au nord les peuples voisins de la mer. Il paraît que le but de M. de Modave était d'établir en même temps une communication jusqu'à Foule-Pointe où est notre second établissement. M. de La Marche de Courmont, qui m'a quelquefois parlé de vous et que j'avais vu en Pologne, fut destiné à reconnaître à la tête de quinze personnes le territoire d'Amboule, et à remonter jusqu'à Mananzary, à soixante-dix lieues du fort Dauphin et un peu plus d'à moitié chemin de Foule-Pointe.

On les expédia avec des vivres, des munitions et quelques noirs pour les servir ; pendant cet intervalle le vaisseau qui avait apporté madame de Modave [*lapsus* : monsieur de Modave] retourna à l'Isle-de-France solliciter de nouveaux secours. On détacha le vaisseau du roi *l'Ambulante* qui conduisit au fort Dauphin madame de Modave, quelques volontaires, un renfort de vingt-cinq soldats et de nouvelles provisions.

Ce vaisseau arriva dans le mois de novembre. On venait d'apprendre que le sieur de La Marche était resté à trente lieues de là ; les vivres étaient consommés, une partie de sa troupe était malade, il était d'ailleurs survenu plusieurs altercations; quelques volontaires récusaient l'autorité du sieur de La Marche qui n'était revêtu par la cour d'aucun emploi. On avait été sur le point d'en venir aux mains avec les noirs qu'on ne ménageait pas assez.

Le sieur de La Marche écrivit sa situation à M. de Modave qui détacha quelques personnes pour leur porter des vivres et se joindre à eux. Ils revenaient déjà sur leurs pas. La plupart étaient atteints de la même maladie; c'était une fièvre qui durait quatre à cinq jours avec de petits redoublemens vifs, ensuite succédaient quatre à cinq jours de repos, puis la fièvre recommençait et enlevait ordinairement le malade le douzième jour.

De quinze personnes qui composaient ce petit détachement, il en est mort onze, parmi lesquelles on compte le sieur de La Marche, le sieur de La Colonesie [de La Coulonnerie], officier de la légion, MM. de La Richardie et Fitgeac [Fijac], volontaires, un chirurgien.... Le mal s'est communiqué à ceux qui ont été au-devant d'eux et de là s'est répandu dans le fort.

Lorsque le vaisseau *l'Ambulante* a mis à la voile au mois de décembre pour revenir ici, on comptait cinq personnes de mortes dans l'état-major, cinq autres mourantes, vingt soldats de morts, autant de malades. Ce malheur, arrivé au milieu de la mauvaise saison, faisait craindre pour cette petite troupe de cent personnes environ et déjà réduite aux trois quarts.

On venait d'apprendre de Foule-Pointe où depuis un an nous avons un poste de trente-deux soldats, qu'ils étaient mourans. On a détaché un petit vaisseau pour les ramener s'il en est temps encore.

Quant à M. de Modave, il demande de nouveaux secours en hommes et en vivres, mais la saison orageuse où nous sommes, les besoins de cette colonie et la prudence ne permettent pas de rien faire pour eux avant le mois d'avril. Au reste, le chevalier Desroches qu'on attend incessamment décidera s'il est utile de poursuivre un établissement qui de tout temps a été le tombeau des Français.

Si l'on m'eût envoyé avec M. de Modave, il est probable que j'aurais été de ce détachement, il y a onze à parier contre quatre que j'y serais resté. Pour vous compléter mes nouvelles, vous saurez que les Anglais sont toujours en guerre dans l'Inde avec les Marattes. Nos affaires n'en prospèrent pas mieux, on dit que tout manque à Pondichéry. Le vaisseau le Petit-Choiseul a péri à l'embouchure du Gange ; on a sauvé les hommes et les effets.

Je compte qu'en reconnaissance des nouvelles dont je vous fais part, vous m'instruirez de ce qui se passe en Europe. Vous n'oublierez pas la Pologne où j'ai eu la première fois le bonheur de faire votre connaissance.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse et suis avec une constante amitié,

Votre, etc.

DE SAINT-PIERRE.

=====

**N° 38. - Au Port-Louis de l'Isle-de-France , le 18 avril 1770.**

Je ne sais, Monsieur et cher ami, si cette lettre vous parviendra ; je n'ai encore reçu aucune réponse aux miennes. Je désire avec ardeur de retourner en France ; il n'y a rien ici qui puisse flatter l'ambition ou la fortune.

Je suis bien las de courir le monde, je ne désire plus qu'une retraite ; vous qui vivez dans une république, n'y aurait-il pas dans votre voisinage quelque famille simple et honnête où un honnête homme pût trouver à s'établir.. O liberté ! ô champs ! séjour de paix et de félicité ; la faveur des rois ne vaut pas le bonheur de vivre libre au milieu d'un voisinage d'hommes francs et vivant suivant les lois de la nature.

Tout ici est dépravé ! Si vous voyiez la condition des malheureux noirs ! si vous saviez ce que c'est que d'être deux ans sans recevoir de réponse de ses amis, de traverser quatre ou cinq mille lieues de mer, et, au bout de tout cela, d'habiter une île pauvre où toutes les passions fermentent, où l'on n'est payé qu'avec du papier, etc., etc. Que les hommes sont fous ! Ne valait-il pas mieux que j'employasse le crédit du baron de Breteuil à m'obtenir en France quelque emploi honnête ? Ne valait-il pas mieux se jeter au fond d'une campagne, sur la terre, d'un bon et simple paysan dont j'aurais épousé la fille ? J'aurais trouvé des amis, des vertus, de la liberté, un peu d'aisance, et l'espoir d'accroître ma fortune, biens qu'on ne trouve point ici.

Je reçois par le vaisseau *le Jason* votre première lettre, datée du 16 juin, qui me comble de joie et de peine. Vous jugez bien du plaisir que me donnent vos nouvelles, mais vous avez sur mon état, mes vues et mes espérances, des idées qui me désolent.

Imaginez-vous que je suis plus loin des Indes que vous ne l'êtes à Genève. Vous ne savez peut-être pas qu'on nous paie avec du papier qui rend tout ce qui vient de ces pays plus cher qu'à Paris. Jugez où je pourrais trouver des monnaies du Mogol, je n'ai pas manié un écu depuis un an. Les noirs s'habillent ici d'une chemise et d'un caleçon, la plupart sont nus ; quant aux plans de ce pays, je suis occupé du soin de faire raccommoier les bâtimens civils, voilà ma fonction. Quant aux désagrémens de mon état, je renonce pour la vie à être ingénieur des colonies ; il est plus honnête d'être maître maçon à Paris. Je ne vous fatiguerai point de mes inquiétudes ni de mes chagrins que je supporte avec l'espérance de les voir finir en retournant en Europe.

Les collections d'histoire naturelle coûtent ici beaucoup. J'ai quêté çà et là quelques mauvaises coquilles que je partagerai de bon cœur avec vous. Figurez-vous, mon ami, qu'un homme sans argent est, pour ce pays, un corps sans âme.

Mon intention est de faire un ouvrage sur l'Ile-de-France ; j'y travaille, et j'espère qu'il me vaudra, par le crédit de mes patrons, une récompense du ministre à mon retour.

N'est-il pas accablant de ne pas recevoir une lettre du baron de Breteuil ? Je vois souvent M. Poivre que j'aime et que j'estime de tout mon cœur.

La guerre désole donc cette pauvre Pologne ? Vanité des vanités, le roi de Pologne ne serait-il pas plus heureux d'être un simple particulier !

Je me hâte de finir ma lettre, un vaisseau va partir, et les occasions sont rares. Conservez-moi mes anciens amis, donnez-moi souvent de vos nouvelles, et croyez que je suis avec un vrai attachement,

Votre serviteur et ami,

DE SAINT-PIERRE.

Assurez de mes respects madame la princesse M..., si vous lui écrivez.

=====

### N° 39. - A Paris, ce 3 juillet 1771.

Je viens d'arriver, Monsieur et cher ami, en bonne santé, sept mois après mon départ de l'Ile-de-France. J'ai trouvé à mon arrivée à Lorient deux banquiers qui m'ont offert chacun en particulier l'argent dont je pourrais avoir besoin ; c'était de la part du baron de Breteuil. Comme j'ai recouvré quelque argent qui m'était dû et que d'ailleurs mes effets étaient venus me rejoindre au Cap, je n'ai point fait usage de cette bienveillance de mon patron.

On m'a fait faire ici beaucoup de visites, joignez-y beaucoup de courses, de lettres, de commissions. Paris ne m'offre que du bruit, la société de ce pays me déplaît, et je n'y trouve guère les hommes meilleurs qu'au-delà de la ligne. Je tâche de jouir de ce moment de calme que la fortune semble me donner, et si je pouvais en jouir à la campagne il me semble que je serais heureux. J'ai tout lieu de croire que mes appointemens me seront conservés quelque temps ; ce qui sera pour moi un grand bonheur, car je n'ai fait aucune sorte d'affaire dans le pays ruiné d'où je sors.

J'ai rapporté quelques madrépores en assez mauvais état, des coquilles médiocres ; si vous voulez que je vous réserve quelque chose, mandez-le moi, j'y joindrai le quart d'un coco marin, je n'en ai que pour des intimes. Vous savez que les Indiens attribuent à ce fruit des vertus merveilleuses.

J'ai beaucoup d'observations sur l'Inde, l'Ile-de-France, le cap de Bonne-Espérance ; mais j'ai besoin de tranquillité pour les mettre en ordre.

Je vous donnerais des nouvelles de ce pays si je n'y étais parfaitement étranger. M. le duc d'Aiguillon a écrit au nom du Roi à M. le baron de Breteuil une lettre où il lui promet une des premières grandes ambassades vacantes. Le public croit que c'est celle d'Angleterre.

J'ai fait à l'Ile-de-France ce que j'ai pu pour m'y rendre utile. Lorsque mon retour a été décidé, je me suis embarqué sur *l'Indien* qui a mouillé à Bourbon pour y charger du café. L'ouragan l'a forcé d'appareiller le 3 décembre. J'ai resté à terre jusqu'au 20 sans en apprendre de nouvelles. Le 21 je me suis embarqué pour le Cap où ce vaisseau devait faire ses vivres ; je suis resté quarante-cinq jours au Cap sans argent et sans effets ; enfin trois jours avant que je partisse sur *la Digue* mes effets sont arrivés. Le vaisseau *l'Indien* était revenu aux îles un mois après mon départ, démâté de tous ses mâts, ayant perdu son gouvernail et ayant pensé périr. Mes malles mouillées d'eau de mer étaient au tiers pourries.

Voilà, mon ami, les principaux événemens de mon voyage. J'ai eu le bonheur de trouver des amis, chez les étrangers. M. de Tolbak, gouverneur du Cap, m'a offert sa bourse et m'a fait présent d'un quartaut de vin de Constance que j'ai donné à mon patron. J'attends les événemens sans espérance et sans crainte, le témoignage de ma conscience me rassure plus que la jouissance d'une grande fortune ; si j'y pouvais joindre le calme de la campagne je serais heureux.

Portez-vous bien et donnez-moi le plaisir de recevoir de vos nouvelles.

Je suis bien sincèrement,

Votre ami,

DE SAINT-PIERRE.

J'aurais eu lieu d'espérer d'être employé aux négociations si mon patron eût conservé son ambassade. Les amis que j'ai en Pologne et en Russie auraient contribué à rendre mes services agréables, mais tous ces projets se sont évanouis comme un songe, et je n'en fais plus.

=====

**N° 154. - A Paris, ce 38 juin 1786.**

Monsieur et ancien ami,

Aujourd'hui, mercredi, mon relieur a remis, sous votre adresse, à la messagerie, un exemplaire des Etudes de la Nature, dont il a acquitté le port. Cet exemplaire est en papier d'Annonay, relié en maroquin et aux armes de M. le maréchal de Castries. Vous en ferez usage en temps et lieu. Cependant je l'annonce à M. le maréchal pour avoir occasion de lui rappeler mes anciens services et la promesse qu'il vous a faite d'une récompense. J'ai déféré à vos conseils, et c'est tout ce que je me propose dans cette circonstance, car je ne compte sur aucun succès.

Je vous prie d'observer que les dettes que je viens d'acquitter à Berlin et à Pétersbourg montent après de 2000 livres ; ce sont des restes de mes dettes contractées pour mon expédition de Pologne, qui ajoutées aux 100 ducats que je vous devais à cette occasion et à pareille somme, au moins, dépensée de mon argent, font un capital de plus de 4000 livres, que m'a coûté cette échauffourée où j'ai couru risque de ma vie et de ma liberté. Je ne parle pas du reste du voyage avant et après, qui monte à cent pistoles de plus, ni du temps que j'ai employé en France à rédiger mes Mémoires du Nord que j'ai

remis à votre département. Pour ces différens services et pour toutes ces dépenses, je jouis depuis un an et demi d'un traitement annuel de 500 livres sur votre caisse littéraire.

Je ne rappelle ces anciennes époques que pour vous dire que ces 500 livres de votre caisse littéraire ne m'ont point été accordées en récompense d'aucune de mes observations sur la nature, puisque Mr le comte de Vergennes m'en a gratifié au moment même où je lui ai présenté le livre qui les renfermait et qui lui était encore inconnu.

Je pourrais présenter un calcul semblable au département de la marine. J'ai été payé à l'Ile-de-France à moitié paie des ingénieurs de mon grade et en papier qui perdait 50 pour 0/0. Avant de partir j'ai vendu cent louis un petit fief pour faire les frais et équipages de ce long voyage, où je me suis muni de livres et d'instrumens fort chers de mathématique. J'ai vécu d'herbes à l'Ile-de-France pour payer de mes appointemens mes dettes contractées en France à l'occasion de ce service. J'y ai été persécuté par les ingénieurs ordinaires et par le gouverneur. A mon retour j'ai subi une espèce de naufrage qui m'a coûté plus de 1500 livres, dont on ne m'a dédommagé que de la moitié. Mais ces ressouvenirs ne me serviraient aujourd'hui qu'à me rappeler que j'ai épuisé mon faible patrimoine pour servir ma patrie, au milieu de mille travers. La Relation de mon voyage à l'Ile-de-France où je présageais la prise future de Pondichéry n'a servi qu'à me faire des ennemis dans l'administration, quoique je l'eusse remplie de vues utiles à la marine. Vous n'en douterez pas lorsque vous saurez, que le ministre a donné une pension de 100 livres à une femme, appelée madame la Victoire, qui allait à la chasse des noirs marrons, et qui n'a été connue du gouvernement que par une esquisse que j'ai donnée de ses mœurs féroces, dans mon Voyage ; mais on ne m'a pas pardonné à moi, d'avoir crié contre l'esclavage des nègres, contre la tyrannie des blancs, les malversations des employés, etc., etc., et d'avoir insinué que les épiceries ne réussiraient jamais à l'Ile-de-France attendu la différence du climat où elles ont pris naissance. Cette différence est de dix degrés en latitude et aussi forte selon moi que celle qui existe de Marseille à Varsovie, ou dans telle autre partie du globe du midi au nord, comme je pourrais le prouver par des exemples sans réplique si c'en était le lieu. Je sais bien qu'on envoie de temps en temps de petites branches, de gérofliers et de muscadiers à la cour avec leurs fruits, dont les papiers publics vantent la perfection ; mais je suis prêt à parier qu'on ne verra jamais une once de ces épiceries dans le commerce, et j'ai déjà pour moi au moins dix ans d'expérience : les arbres à épice ayant été apportés avant 1772 à l'Ile-de-France.

Je n'ai donc éprouvé que des persécutions en tout genre pour mes travaux relatifs à la marine et les vérités que j'ai osé dire. J'ai lieu de croire que l'erreur de nos astronomes que j'ai mise dans un jour évident au sujet de l'aplatissement des pôles, et ma nouvelle théorie des marées appuyée de tant d'observations curieuses et convaincantes, ne produiront pas un meilleur effet pour moi dans un département dont, j'ose dire, j'ai particulièrement bien mérité. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas voulu me refuser à cette nouvelle tentative que vous voulez faire en ma faveur. C'est la seule considération qui m'a décidé à envoyer cet exemplaire. Excusez la précipitation avec laquelle j'écris cette lettre, car je suis distrait par mille petits soins à l'occasion de mon acquisition.

Quoique j'aie bien lieu d'être mécontent, je ne le suis point. C'est une astuce de mes prétendus patrons et amis pour se justifier de n'avoir rien fait en ma faveur. Ils disent que je vois *tout en noir*. Cela m'est arrivé quelquefois en pensant à eux, mais ceux que je fréquente, mes écrits et mes mœurs, attestent le contraire.

Je suis avec un sincère attachement et une respectueuse considération,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

DE SAINT-PIERRE.

\* \* \*